

Recherches sociographiques



Guy FRÉGAULT, *La guerre de la conquête, 1754-1760*

Jean Blain

Volume 8, numéro 2, 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055363ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055363ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Blain, J. (1967). Compte rendu de [Guy FRÉGAULT, *La guerre de la conquête, 1754-1760*]. *Recherches sociographiques*, 8(2), 236–239.
<https://doi.org/10.7202/055363ar>

et du « temps fourni ». D'une façon toute théorique, il aurait été préférable de faire établir par les administrateurs scolaires eux-mêmes, suivant un procédé qui reste à inventer, le temps demandé aux professeurs en ce qui concerne les activités de préparation et de correction.

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, Bélanger soumet la semaine de travail des instituteurs de l'enseignement élémentaire, dans la mesure où les données recueillies le permettent, à un schéma d'analyse identique à celui qu'il avait utilisé pour leurs collègues de l'enseignement secondaire.

Il est difficile de résumer la masse imposante d'observations justes et fécondes faites par l'auteur. Au risque d'une simplification qui ne rend pas justice à la portée de ce travail, rappelons simplement que la somme de travail hebdomadaire du professeur de la région métropolitaine de Québec et d'un comté rural voisin, de même que toutes ses composantes, varient appréciablement aussi bien selon la matière enseignée et le degré scolaire que selon le sexe des professeurs, leur état civil et/ou religieux, leur lieu de résidence, leur formation, leurs années d'expérience et leur fonction spécifique.

Avant de tirer les conclusions de son étude, l'auteur tente de mettre en relation la semaine de travail du maître et quelques facteurs fondamentaux comme la satisfaction au travail, la poursuite d'études de perfectionnement et le succès des élèves. De façon fort nuancée, il termine en mettant en parallèle la semaine de travail de l'enseignant québécois et celle de ses collègues des États-Unis et de l'Alberta. N'eut été l'insistance mise à rappeler la non-représentativité de l'échantillon, on aurait été tenté de conclure, sans doute un peu hâtivement, que celui-là a peut-être moins à envier à ceux-ci qu'on ne l'aurait d'abord cru !

On pourrait reprocher à l'auteur une trop grande discrétion au sujet des précautions prises pour assurer la validité des questionnaires utilisés. On pourrait lui suggérer que la relation qu'il observe entre l'insatisfaction des maîtres et la durée de la semaine de travail (p. 88) est peut-être explicable en partie par la perception négativement subjective qu'ont les maîtres insatisfaits de leur horaire hebdomadaire. Il n'en reste pas moins que cette étude marquée d'une rigueur scientifique, d'une logique et d'un sens des nuances peu communs, constitue un témoignage d'une grande valeur dans l'étude des relations de travail de l'enseignant avec son entourage et des griefs qui le confrontent à celui-ci.

Antoine BABY

*Faculté des sciences de l'éducation,
Université Laval.*

Guy FRÉGAULT, *La guerre de la conquête, 1754-1760*, Montréal, Paris, Fides, 1966, 514 p. (Collection *Histoire de la Nouvelle-France*, IX.)

Rééditer sans revision ni correction un ouvrage historique vieux de douze ans et l'insérer dans une collection à peine ébauchée qui essaie, on peut raisonnablement le supposer, de se situer à la fine pointe de la recherche : voilà un hommage à l'auteur en même temps qu'une entreprise qui comporte de gros risques. C'est pourtant ce que vient de faire la maison Fides avec *La guerre de la conquête* de Guy Frégault.

Frégault, concédons-le, est un de nos rares historiens qui pouvaient se permettre ou mieux à qui l'on pouvait suggérer de tenter l'aventure. Lorsqu'il parut en 1955, l'ouvrage, par le métier accompli qu'il dénotait, était déjà considérablement en avance sur le mouvement historiographique de l'heure au Canada français. On aurait alors vainement cherché une monographie dont le caractère eût paru plus « définitif ». Je parle, bien entendu, de la partie descriptive de l'ouvrage, celle qui raconte par le menu les campagnes militaires de

1754 à 1760, leurs préparatifs, leurs résultats immédiats. Frégault avait largement puisé aux sources françaises et anglaises, coloniales et métropolitaines et, mieux que Casgrain, Chapais, Parkman, mieux que Gipson dont il s'inspira abondamment, il a pu établir un savant équilibre entre ces diverses sources de façon à produire un récit qui n'éclaire pas qu'un seul pan de la réalité, ce qui n'était pas particulièrement le fort des historiens canadiens-français.

Cette partie de l'ouvrage pouvait figurer avec avantage dans une nouvelle collection de l'histoire de la Nouvelle-France, encore qu'on aurait souhaité que l'antagonisme Vaudreuil-Montcalm fût traité avec plus de sérénité.

Mais *La guerre de la conquête* est infiniment plus que le récit des campagnes militaires. C'est une thèse sur les structures sociales et économiques des colonies nord-américaines au milieu du XVIII^e siècle, sur l'enjeu de la guerre de Sept Ans en Amérique et sur le sens de la conquête. On rétorquera qu'il est assez normal qu'une thèse sous-tende un ouvrage historique et que le contraire serait plutôt étonnant. Bien sûr ; mais ici, au lieu de se laisser apercevoir en filigrane comme dans la plupart des collections historiques, elle s'élabore ouvertement, ne craint pas d'exhiber ses mécanismes, écrase au passage les points de vue traditionnels, bref s'impose brutalement au lecteur. En somme, c'est le genre de travail qu'on désigne habituellement sous le terme d'essai. En faire le couronnement d'une collection à laquelle collaboreront des auteurs différents et dont six volumes restent à écrire, c'est réduire plus que de raison la possibilité d'un ajustement harmonieux entre l'œuvre qu'on vient de rééditer et celles que l'on prépare, non seulement en ce qui concerne l'explication historique mais, ce qui est plus grave, en ce qui a trait à la facture des ouvrages.

En 1955, Frégault est au faite de sa carrière d'historien. Formé au métier à l'école de Delanglez, il n'a jamais cessé de faire montre de ce souci de clarté, de précision, de méthode rigoureuse qui caractérise toutes ses œuvres et qui en fit le premier de nos historiens scientifiques. Servi, de plus, par un art de la composition et une langue admirables, il trouvait par là audience chez les profanes, ce qui, comme chacun sait, n'est pas l'exemple le plus répandu dans notre milieu.

Mais la rigueur de la méthode et de la composition ne fait jamais qu'une moitié d'historien. L'autre est constituée de sa vision des choses, laquelle tient moins au document qu'à une certaine manière personnelle ou empruntée d'appréhender le monde. Une monographie historique, si elle est bien faite, s'insère pour l'historien dans une conception globale de la réalité du passé. Elle est partie d'une explication plus générale qui tient lieu d'hypothèse et de guide et qu'il n'est jamais possible de vérifier tout à fait.

Au début de sa carrière, Frégault, disciple fidèle du chanoine Groulx à cet égard, concevait la Nouvelle-France comme une colonie péniblement en marche vers un point de développement où devait fleurir une « civilisation » d'abord axée sur l'homme des champs et sur l'étendue du territoire laurentien qu'il avait humanisé. Le reste, commerce des fourrures, expansion, rivalités intercoloniales, venait compléter ou entraver selon le cas, cette réalité essentielle :

« La force de rejaillissement qui anime le pays au lendemain de 1713 se manifeste sous deux aspects : la conquête du sol et la conquête de frontières lointaines. Pendant que des Canadiens résistent à l'est, se retranchent sur les Lacs, pacifient l'Ouest, créent la Louisiane et vont tenter fortune jusqu'aux Antilles, d'autres Canadiens s'emparent de la vallée laurentienne en y jetant des familles laborieuses, débordantes de vitalité. En fondant des familles, ils fondent un pays. Obscurs tâcherons des travaux de tous les jours, ce sont eux qui font l'avenir. La Nouvelle-France possède maintenant, grâce à eux, de solides assises. La plus puissante est le sol de la patrie ; la terre qui fait la richesse de la Nouvelle-France, et non pas l'argent, puisqu'elle en manque toujours et qu'elle vit quand même.

C'est le pays, c'est le sol. Le pays, c'est le sang. C'est le milieu et la lignée. Les influences économiques convergent pour que le type canadien, tout en essentiel et en solidité, soit puissamment marqué par ces deux réalités élémentaires. Mais d'autres réalités

historiques, plus spécifiquement civilisatrices, contribueront encore à modeler le visage de la Nouvelle-France et à souligner son originalité.»¹

Nous sommes ici dans la plus pure tradition historiographique canadienne-française. Frégault la tient de Groulx. Et Groulx l'a reçue des historiens de la fin du XIX^e siècle. Le sol et le sang : voilà l'optique qui jusqu'au milieu du XX^e siècle oriente notre vision de la colonisation française en Amérique.

Mais c'est une optique fort différente de celle que nous propose *La guerre de la conquête*. De 1944 à 1955, Frégault a considérablement évolué, sous l'influence de ses propres recherches (l'étude sur Bigot lui a révélé les mécanismes complexes qui lient, en milieu colonial, la vie économique aux décisions administratives et politiques), mais aussi, sous l'influence de son collègue Maurice Séguin pour qui la conquête, par son caractère permanent, constitue l'explication essentielle de l'infirmité canadienne-française après 1760.

Perçue à travers le « séguinisme », *La guerre de la conquête* de Frégault paraît avoir été écrite à rebours. Tout le poids de l'ouvrage repose sur ces quelques lignes de l'avant-dernière page :

« Au terme de cette étude notre conclusion ne peut, en toute honnêteté, qu'être la suivante. Si comme le dit un excellent méthodologiste anglais, l'histoire est une hypothèse permettant d'expliquer les situations actuelles par celles qui les ont précédés, un examen attentif de la façon systématique et décisive dont le peuple canadien fut « brisé » doit nous mettre à même de voir sous son vrai jour la crise, d'ailleurs évidente, de la société canadienne-française et de constater qu'il ne s'agit pas d'une crise de conjoncture, mais bien de structure — de structure démolie et jamais convenablement relevée. »

Voilà une conclusion qui rejoint directement l'enseignement donné par Maurice Séguin depuis près de vingt ans. Le malheur, c'est qu'elle sort assez maladroitement des prémisses posées par Frégault. Quelles sont ces prémisses ? D'abord, que la Nouvelle-France d'avant la conquête est une société coloniale dominée économiquement et politiquement par une bourgeoisie active, société semblable à celles des colonies anglaises d'Amérique ; ensuite, que l'opinion la plus éclairée du monde anglais, celle qui détient le pouvoir en 1758, vise à détruire la Nouvelle-France dont l'ambition nuit aux intérêts britanniques.

Il est facile de comprendre que de la volonté anglaise, même bien arrêtée, de ruiner la Nouvelle-France, il ne suit pas nécessairement que le peuple canadien sera « brisé ». C'est la conjoncture d'après 1763 qui pourra l'établir.

Quant à la première proposition, elle marque le chemin parcouru par Frégault depuis l'époque de *La civilisation de la Nouvelle-France*. Ici, ce n'est plus le « sol » ni les « obscurs tâcherons » qui importent. C'est le commerce, c'est la bourgeoisie omniprésente et entreprenante, appuyée sur une métropole parcimonieuse mais essentielle. En 1954, Frégault s'était déjà expliqué là-dessus dans une brochure intitulée *La société canadienne sous le régime français*.

Mais le drame de la conquête, s'il a existé, s'il existe, c'est essentiellement de priver — dans un contexte d'indépendance éventuelle de la colonie — les Canadiens français de la décision « politique ». Voilà le seul traumatisme et il n'est pas lié à la nature ni à la composition de la société canadienne d'avant 1760. Bref, la Nouvelle-France eût pu être une société de paysans, comme le voyaient les historiens de la fin du XIX^e siècle, et la conquête et l'occupation eussent produit les mêmes effets. C'est par l'impatience à en montrer les résultats immédiats (e.g. la disparition de la bourgeoisie) que les historiens de l'Université de Montréal ont jusqu'à un certain point déformé la thèse même qu'ils soutenaient.

D'autre part, la nature de la société canadienne d'avant 1760 reste chez Frégault une pure hypothèse de travail. Ses derniers articles de revue, avant son abandon de l'histoire, tendaient à la prouver minutieusement. Mais c'est une tâche ardue et de longue haleine qui est demeurée en plan. Dans *La guerre de la conquête*, l'étude qu'il en fait est trop limitée

¹ *La civilisation de la Nouvelle-France*, Montréal, Éditions Pascal, 1944, 118-119.

par la chronologie et trop marquée par le climat exceptionnel de la pré-guerre pour être vraiment satisfaisante.

En 1960, Jean Hamelin fit paraître *Économie et Société en Nouvelle France* où il conteste les positions de Frégault et conclut à l'inexistence d'une bourgeoisie en Nouvelle-France au XVIII^e siècle. Mais là non plus la preuve n'est pas faite, car on ne saurait désigner de la sorte un échantillonnage de témoignages, aussi significatifs qu'ils puissent paraître. C'est à ses risques que Fernand Ouellet a fait récemment, des conclusions de Hamelin, le point de départ de son volumineux travail sur l'histoire économique et sociale du Québec après 1760. Bref, pour ce qui est de la nature de la société en Nouvelle-France, on en est toujours aux hypothèses.

Mais il aurait été éminemment souhaitable que la réédition de *La guerre de la conquête* comporte, au moins en note, la mention du travail de Hamelin, de la thèse qu'on y trouve et des discussions qu'elle a fait naître. L'ouvrage y aurait peut-être gagné un petit air de confection moderne qui ne l'aurait certes pas déparé. Et, plus que l'ouvrage encore, la collection historique que Fides a mise en marche.

Jean BLAIN

Département d'histoire,
Université de Montréal.

William F. RYAN, *The Clergy and Economic Growth in Quebec (1896-1914)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1966, 348 p.

Voici la trame de ce nouvel ouvrage sur la fin de notre XIX^e siècle :

... « C'est presque un lieu commun de dire que le catholicisme a freiné le développement de la province canadienne française de Québec » (p. 5). Que vaut cette affirmation ? Pour le savoir nous la confronterons à une étude circonstanciée du développement économique du Québec. Mais nous devons limiter notre recherche.

Premièrement. Le concept de catholicisme est trop ambigu. Nous lui substituons la définition d'une institution concrète, l'Église catholique romaine, plus précisément l'élite ou la structure du pouvoir dans l'Église. Ainsi, pour les fins de notre étude, « l'Église catholique se réduit à ceux qui ont l'autorité d'enseigner, d'interpréter la doctrine de faire exécuter des décisions et d'orienter les efforts vers certaines fins au nom de toute l'Église, c'est-à-dire, les évêques, les prêtres et les instituteurs catholiques, aussi bien que les organisations, les institutions, les mouvements et les publications immédiatement inspirés ou dirigés par eux » (p. 6). Autrement dit, nous tenterons d'étudier « comment les attitudes catholiques se forment dans le concret » et en conséquence nous donnerons beaucoup plus d'importance à « ceux qui enseignent, et orientent le choix des valeurs, qu'à la communauté des fidèles » (p. 6). « Nous voulons observer l'élite ou la structure de pouvoir de l'Église lorsqu'elle agit. Nous poserons les questions-clefs suivantes : (1) qui agit ? (2) pourquoi ? et (3) avec quels résultats ? » (p. 10).

Deuxièmement. Nous ne pouvons entreprendre l'analyse de toute l'histoire du Québec, ni celle du développement économique sur tout le territoire du Québec. Nous concentrerons notre recherche sur la période 1896-1914, qui fut d'une grande importance économique, et sur deux régions en plein développement à cette époque, soit la vallée du Saint-Maurice et la région de Chicoutimi et du lac Saint-Jean...

Le livre du P. Ryan est bâti selon le plan suivant. La chapitre premier donne une description générale du Québec à l'époque étudiée : géographie, histoire, démographie, organisation politique, organisation religieuse et situation économique. Les chapitres deuxième et troisième présentent une étude du développement de la vallée du Saint-Maurice : premiers établissements, communications, principales villes, industrialisation, rôle du clergé — en particulier de M^{gr} L.-F. Laflèche et de M^{gr} F.-X. Cloutier — dans la colonisation, l'organisation urbaine, les relations industrielles et l'éducation. Le chapitre quatrième est une présentation parallèle de la région de Chicoutimi et du lac Saint-Jean. M^{gr} Marquis, M^{gr} Labrecque, Price, Dubuc, sont les personnages clefs. Dans les chapitres